
Claude Fintz, ed., *Le Corps comme lieu de métissages*

Paris, L'Harmattan, 2003, 405 p.

Natacha Giafferi-Dombre

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/18372>

DOI : 10.4000/lhomme.18372

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008

Pagination : 509-510

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Natacha Giafferi-Dombre, « Claude Fintz, ed., *Le Corps comme lieu de métissages* », *L'Homme* [En ligne], 185-186 | 2008, mis en ligne le 20 mai 2008, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/18372> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.18372>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Claude Fintz, ed., *Le Corps comme lieu de métissages*

Paris, L'Harmattan, 2003, 405 p.

Natacha Giafferi-Dombre

- 1 « OÙ EST LE CORPS ? Nulle part et partout » semble dirent les auteurs de cette troisième publication d'une série consacrée à ses « Imaginaires ». L'idée du corps comme construction, non d'un esprit qui en serait distinct mais se construisant dialectiquement avec lui, d'une « élaboration culturelle complexe que nous nommons "corps" » (Hugues Marchal), trouve dans cet exercice proposé autour de la question des métissages lors d'un colloque tenu à Grenoble en décembre 2002, une éloquente illustration. En tant que « représentation composite » et « lieu politique » (Claude Fintz), le corps métissé se trouve ici examiné sous tous les angles : sciences, technologie, arts plastiques, arts de la scène, art romanesque ou poétique y sont simultanément exposés en tant qu'ils présentent, entre eux ou dans le champ du social et du politique, des liens constitutifs qui rendraient inséparables leurs lectures. Après avoir noté un usage plutôt rare du pluriel de métissage, retenons le choix d'une acception maximale du mot – ou, plutôt, du terme, l'idée conductrice du livre étant celle d'une perpétuelle interaction des manières de concevoir le corps. La présentation liminaire, avant chaque article, des auteurs et de leurs orientations de travail participe encore de ce métissage des idées mais aussi des expériences, la pensée sur le corps étant envisagée comme un penser du corps, voire de son impensé. De plus, le métissage dépasse ici la lecture raciale qui le surdétermine habituellement pour définir plutôt le caractère relationnel de la construction de l'idée de corps. Quatre orientations distribuent les travaux de vingt-quatre intervenants – corps social, corps textuel, corps biologisé, corps « monstre » (Nathalie Delbard) – en quatre sections successives mais fortement corrélées.
- 2 La pratique sociale tout d'abord est analysée, que ce soit dans la danse contemporaine, dans laquelle apparaît « la plurivocité du sens en fonction du fragment observé » (Pascal Roland) et le « processus scintillant des formes » (Alain Mons) ; la rencontre d'une affiche de messagerie érotique et d'un placard syndical (Jean-Olivier Majastre) ; la

métamorphose, dans les contes de l'orient marocain, du corps de la veuve irrespectueuse du deuil en mule des cimetières (Abdelkader Bezzazi) ; le métissage du texte littéraire par l'actualisation de son énonciation (Joaquim Dolz, Christophe Ronveaux).

- 3 Le métis dans la science, est évoqué ensuite, tel qu'on le trouve dans la sensibilité imitative propre à la nature féminine telle que la conçoit le XVIII^e siècle français (Alexandre Wenger) ; l'équation entre le vivant et la machine posée par la cybernétique comme par une certaine médecine biochimique, entre l'homme et les molécules qui le composent (Daniela Cerqui) ; les « accouplements artificiels de [peaux d'artistes], entre elles, avec des peaux d'animaux, avec des images » rendus techniquement possibles grâce à la collaboration d'un laboratoire médical (Marion Laval-Jeantet) ; les projets de « transmutation du langage » de Lewis Carroll à Jolas ou Michaux et, symétriquement, l'emprunt au lexique des linguistes par les généticiens (Hugues Marchal) ; la « défiguration » œuvrée par un artiste sur son propre corps à partir d'identités recomposées (Michela Marzano) ; le passage, dans l'art contemporain, de la figuration symbolique à l'exposition du corps dans sa matérialité (Estelle Artus).
- 4 L'autre thème présenté est celui du métis textuel : le *break dance* illustrant dans l'espace « le métissage du corps originel et du corps emblématique de la société d'accueil » (Alexis Nouss) ; la multiplicité plutôt que le pluralisme, l'inclusion plutôt que la succession, le mouvement plutôt que l'ordre des choses établies produit par le jeu de hanches du *gingado* ou la samba décalée de la bossa-nova (François Laplantine) ; la référence, esthétisante et recodée par le « primitivisme moderne », à des éléments de modifications corporelles importés de cultures traditionnelles (David Le Breton) ; l'écriture vietnamienne survivant *sous, dans, malgré* la langue française, chez une petite créole, Marguerite Duras (Catherine Bouthors-Paillart) ; l'écriture « centrifuge » d'Octavio Paz sur le lieu de la fracture symbolique de ce qui serait une patrie mexicaine (Claude Fintz) ; le passage d'une perception d'un corps « normal » à celui d'un corps « handicapé » envisagé comme passage d'un potentiel à un autre et processus de métissage sémantique entre savoir commun et savoir médicalisé (Eve Gardien).
- 5 Enfin celui que nous connaissons sans doute le mieux, le métis stigmatisé, est analysé à travers la « monstration » des créatures ambiguës imaginées par un artiste américain (donc métis ?) au croisement de l'« organicité et [de l']ornementation » afin d'atteindre à cette fondamentale « étrangeté à soi-même » formulée par Julia Kristeva (Nathalie Delbard) ; le « devenir-la-bête » des nouvelles de Pierre de Mandiargues comme apprivoisement de la propre altérité du désir (Paule Plouvrier) ; la construction de la notion partitive de souillure à partir de laquelle s'élaborent catégories sociales et morales (Jacques Audinet) ; ou le récit d'origine imaginé par les adolescents afin de se rendre un peu maître de l'irréductible entre-deux qui procède à tout engendrement (Jean-Pierre Klein).
- 6 Deux contributions encadrent ces lectures : l'article de clôture de Patrick Baudry rappelant la nécessaire énigme que pose aux sciences la notion de corps et dénonçant « un excès de lien » de nos sociétés excluant la possibilité d'un vrai investissement du réel, y compris de la relation, et le très rabelaisien vrai/faux prologue de Claude Prigent, où un cochon qui parle – beaucoup, avec style – se fait le porteur d'un impérieux message sur l'« ignorance des buts, fins, commencements, débuts, entrefaites et semis ». « La matière s'emmerde, rien d'autre à en dire », peut-on lire sous sa plume enragée ; apparemment, rien n'est moins sûr.

AUTEUR

NATACHA GIAFFERI-DOBRE

Paris.

natachgiafferi@hotmail.com